

CHAPITRE XXVII.

DE L'HARMONIE DES FACULTÉS MORALES ET INTELLECTUELLES.

Ainsi sont exclus de la science nouvelle les stoïciens, qui veulent la mort des sens, et les épicuriens, qui font des sens la règle de l'homme.

(VICO, *Science nouvelle*, p. 27.)

L'homme n'est ni ange ni bête, et le malheur veut que qui veut faire l'ange fait la bête. (PASCAL.)

Au premier aspect, il y a quelque chose d'effrayant dans la part que la nature fait à la matière. La prévoyance, l'intelligence, les volontés animales, tous les instincts, toutes les passions lui appartiennent. Des animaux pensent, se souviennent, veulent, aiment, haïssent; mais ces facultés n'ont d'autre but que la conservation de l'espèce. La matière assouvie dort ou se repose; l'homme désire encore, désire toujours. Ses passions, à lui, sont sans repos: après les satisfactions de la terre, elles rêvent les satisfactions du ciel. Il y a donc dans l'homme autre chose que la matière: une infinité qui aspire à l'éternité.

Les principes ainsi séparés, l'effroi cesse, car la plus belle part appartient à l'âme. L'âme, c'est la

volonté du bien, c'est l'être vertueux, c'est l'être immortel, c'est tout. Quelle passion animale, quelle volupté terrestre pourrions-nous regretter dans les contemplations du beau-ideal et de l'infini? Et toutefois il faut bien se garder de désunir sur la terre ces deux moitiés de notre être. La mort seule a ce droit: elle tue l'animal pour délivrer le Dieu; mais l'homme ne saurait porter atteinte ni à l'un ni à l'autre sans troubler le repos du monde. Qu'il veuille se faire ange, ses passions brutales le ramènent violemment sur la terre; qu'il veuille se faire animal, ses passions célestes le tourmentent comme des remords: il n'est pas libre de changer sa nature, mais seulement de la régler. Dès qu'il sort de la règle, il sort de son rang; il n'est plus rien, car il ne saurait acquérir, dans les deux extrêmes, ni la perfection d'un Dieu, ni l'utilité d'une bête brute, et il a cessé d'être homme.

L'éducation devrait s'appliquer à développer simultanément ces deux moitiés de l'être; elle s'applique, au contraire, à les scinder: c'est la cause de tous les maux de l'humanité. Que voyez-vous dans le monde? des intelligences qui tendent à la fortune. On veut de l'or pour avoir des plaisirs: on ne veut que cela, on ne s'instruit que pour cela; c'est le but avoué de nos études et de nos travaux: tout y arrive, jusqu'aux spéculations transcendantes de la science; et la science qui n'y arrive pas, on la méprise. En voyant l'usage que nous faisons de la pensée, ne vous semble-t-il pas qu'elle ne nous soit donnée que pour servir magnifiquement les appétits d'un animal?

L'homme alors oublie jusqu'à son Dieu, car les passions animales, lorsqu'elles sont isolées, étouffent la pensée de Dieu, et, comme nous l'avons déjà dit, elles nous rendent incapables de comprendre la vérité et la vertu.

Mais au milieu de cette multitude puissante par l'intelligence, il existe des hommes dont l'unique pensée est le dégagement des sens. Ceux-là ne voudraient vivre que de la vie de l'âme ; et ils sont dans le faux, parce qu'ils vivent sur la terre. Voyez, ils se font un précepte religieux de l'imbécillité et de la souffrance, attaquant le corps par des jeûnes et des macérations, attaquant l'esprit par des croyances insensées, le forçant de croire parce que c'est absurde, et démolissant le temple où Dieu lui-même a voulu être adoré.

Ainsi, les uns se condamnent à vivre comme s'ils n'avaient point d'âme ; les autres, comme s'ils n'avaient point de corps. Efforts inutiles ! il en résulte chez les premiers un grand développement des facultés de l'intelligence sans principes, et chez les seconds un grand développement, non des facultés de l'âme (car ils rejettent la raison), mais du sentiment de l'infini, sans intelligence. Partout l'homme victime d'une erreur qui naît de l'orgueil, partout l'homme incomplet.

L'homme parfait, l'homme complet, c'est celui qui entretient l'harmonie entre les deux principes de son être, qui accepte son passage sur cette terre aux conditions que Dieu nous impose, laisse la plante

libre, et, loin de tuer les passions animales, les règle et les divinise par le sentiment du beau, par la raison, par la conscience.

Il sent qu'il perd la plus sublime partie de lui-même, s'il ne s'attache qu'aux choses de la terre ; il sent aussi que, dans un monde tout matériel, le mépris complet de la matière ne saurait être une perfection. Nous sommes condamnés à vivre avec un corps, parce que tout est corps autour de nous. Que l'homme s'atténue par le jeûne et la discipline, toujours faudra-t-il qu'il en reste un squelette ; et, dans ce travail contre une partie de lui-même, ce n'est pas un ange qu'il développe, c'est l'harmonie d'un monde qu'il fausse ou qu'il détruit.

Encore si l'une ou l'autre de ces théories donnait le bonheur qu'elle semble nous promettre ! mais elles ne donnent rien que l'avilissement et la mort. Et cette vérité, déjà frappante dans les annales des cloîtres, devient lumineuse dans les annales des nations. On n'asservit l'homme qu'en le décomplétant. Les despotismes les plus opposés, le despotisme religieux et le despotisme philosophique, n'ont pas d'autre origine. Ils scindent l'œuvre de Dieu pour l'abrutir, et l'abrutissent pour la dominer. Voyez ce qui se passe aux Indes et à la Chine, antiques berceaux de ces deux espèces de despotisme. Aux Indes, les brahmes vouent au mépris l'homme matériel, son intelligence, ses sciences, et jusqu'à sa raison ; étouffant les lumières qui pourraient le guider, exaltant les superstitions qui doivent le perdre, ne laissant de puissant dans l'âme que le sentiment de l'infini, et,

à la lueur de cette flamme dévorante, précipitant un peuple entier de martyrs dans les eaux sacrées du Gange, ou sous les roues sanglantes de Jagrenat.

En Chine, au contraire, ce sont les facultés de l'âme qu'on éteint, et celles de l'animal qu'on favorise. Là, point de sentiment de l'infini : l'âme est murée comme la nation. Toutes les sciences sont sans progrès, tous les arts sans mouvement, toutes les œuvres de l'esprit sans beau idéal. Il y a trois mille ans que la pensée chinoise s'arrêta, et qu'un peuple immense fut comme automatisé sous l'influence de ses doctrines terrestres.

Soumis à la volupté, il reste sous le joug de ses tyrans, qui l'environnent de gardiens, le parquent dans des murailles, veillent à sa sûreté, pourvoient à ses besoins, et, sans se soucier de son âme, tolèrent jusqu'à la dépravation de ses mœurs.

Rien de plus admirable que les réglemens de sa police lorsqu'ils n'ont pour objet que la propreté des villes, la perfection de l'agriculture, l'abondance des marchés, les développemens de l'industrie. Aussi la partie mécanique des sciences et des arts est-elle poussée jusqu'au prodige. Mais à côté de cet ordre matériel, les vices les plus difformes s'exercent publiquement. Là, l'esclavage est en honneur, les femmes sont marchandise, les pères vendent leurs enfans, et l'infanticide, consacré par la coutume, est hideusement protégé par les magistrats.

Pour rendre cette nation morale, pour l'arracher à ses dépravations, que faut-il ? réveiller son âme, qui sommeille depuis trente siècles. Donnez à la Chine

le sentiment de l'infini qui constume l'Indien, à l'Indien l'intelligence industrielle qui matérialise le Chinois, vous recomplétez l'homme, vous ressuscitez ces peuples à la raison et à la vérité, vous les rendez au genre humain.

CHAPITRE XXVIII.

SUITE DU MÊME SUJET. CE QUE C'EST QUE L'INTELLIGENCE SÉPARÉE DE L'ÂME.

Ils sentent leur néant sans le connaître.

(PASCAL.)

Craignons tout ce qui affranchit l'esprit sans nous rendre
maîtres de nous-mêmes. Souvenons-nous que l'instinct
brut ne fait pas l'homme.

(Pensées de Goethe sur la musique, la peinture, la
politique et la religion.)

Ainsi l'intelligence humaine s'étend à toutes les choses qui sont de la terre ; l'âme n'y apparaît que par le sentiment du beau, du bon, du vrai et de l'infini. C'est l'intelligence qui calcule la coupe d'une voile et la courbe d'un vaisseau ; c'est elle qui décompose jusqu'aux rayons du soleil, jusqu'à l'air invisible : elle crée le chimiste, le physicien, le géomètre, l'astronome ; elle fait plus : ces sciences sublimes qui mesurent l'espace et le temps, elle les communique à la matière brute, elle les fait sortir de quelques rouages ingénieux, comme la nature les fait sortir de la pensée. Pascal construit une machine qui exécute les règles les plus compliquées de l'arithmétique ; Babbage élargit la puissance de cette

machine ; il en fait un géomètre, un astronome ; il soumet les soleils à ses calculs, et le monde étonné voit sortir d'une simple mécanique les savantes formules qui remplissent la sphère intelligente des Arago et des Poisson.

L'action de l'intelligence, quand elle est continue et sans la vue de Dieu, dessèche et épuise l'âme.

Borner sa curiosité aux choses physiques, c'est mourir aux choses divines, c'est s'assimiler soi-même au grand ensemble du monde. Voilà pourquoi la science dessèche quand aucun rayon de l'âme ne lui arrive : elle anime les intelligences comme le galvanisme anime les cadavres.

Parce que l'intelligence, supplantant au travail, dompte les éléments, fabrique nos armes, féconde nos campagnes, embellit nos villes, fait voler nos vaisseaux, parce qu'elle attelle la vapeur à nos chars comme un coursier, le gaz hydrogène à nos ballons comme un oiseau, qu'elle nous loge, nous habille, nous nourrit, nous enrichit, nous avons imaginé qu'elle était tout. Oui, si l'homme n'appartenait qu'à la terre, il lui suffirait de posséder, de développer tous les germes de puissance et de volupté terrestre qui sont en lui : maître des éléments, passant d'un plaisir à l'autre, il pourrait du moins se rassasier ; mais faites-lui tout connaître, flattez ses passions, assouvissez ses désirs, donnez-lui un monde, imprimez-lui la science, le voilà qui gémit et, comme un enfant, se plaint des limites de son empire. •

Tout s'efface ou tout nous trompe dans la pensée :

la sensation a ses erreurs, la mémoire ses oublis, l'intelligence ses illusions et ses préjugés : et voilà cependant la puissance avec laquelle nous essayons de tout créer et de tout comprendre ! Semblable à la colonne merveilleuse qui guidait les Israélites dans le désert, tant qu'elle marche elle se présente à nous par son côté lumineux ; mais aussitôt qu'elle s'arrête, nous ne voyons plus que son côté de ténèbres.

L'âme, au contraire, j'entends l'âme complète, apparaît toujours dans la lumière ; tout ce qu'elle nous inspire est immortel et participe de sa nature. Ainsi le sentiment du beau nous présente des modèles si parfaits de toutes choses, que l'intelligence, qui les voit et qui cherche à les imiter, se désespère en les imitant, et sent son impuissance à les atteindre. Ainsi, dans ses transports généreux, le sentiment moral exige ces sacrifices magnanimes qui réveillent le vulgaire, et qui méritent aux grandes âmes la reconnaissance du genre humain. Il en est de même de la raison, devant laquelle toute erreur disparaît, et du sentiment de l'infini, dont la flamme se perd dans le ciel. Pendant que l'intelligence s'égarer au milieu des illusions de cette vie matérielle, l'âme la redresse par les contemplations d'une autre vie ; elle se manifeste dans les merveilles de l'invisible, dans des convictions prodigieuses dont la source vivante est en elle.

En résumé, le témoignage de l'intelligence est une vision de l'ordre des choses terrestres ; le témoignage de l'âme est une révélation du monde invisible, de l'éternité et de Dieu.

CHAPITRE XXIX.

DANGER DE SÉPARER LES FACULTÉS DE L'ÂME.

La vertu d'un homme ne doit pas se mesurer sur ses efforts, mais sur ce qu'il fait d'ordinaire.

(PASCAL.)

On peut conclure de tout ce qui précède que les facultés de l'intelligence et les facultés de l'âme doivent être développées simultanément, et pour ainsi dire d'un seul jet : les séparer, c'est détruire l'homme.

Mais un péril plus grand encore, c'est de scinder les facultés de l'âme, c'est-à-dire de les isoler l'une de l'autre. L'âme est un tout, un soleil qui a ses rayons : divisés par le prisme, les rayons du soleil ne laissent voir que des couleurs tranchées ; réunis, c'est la lumière.

Et, par exemple, séparez dans votre pensée le sentiment du beau et le sentiment de l'infini des autres facultés de l'âme qui sont leur flambeau : le sentiment du beau isolé de la raison et de la conscience ira s'égarer dans un libertinage sans fin ou dans une ambition sans mesure ; le sentiment de

L'infini allumera des bûchers, ravagera le monde, ou se concentrera dans un coffre-fort.

Ainsi Lovelace, saint Dominique, Richelieu, Buonaparte, Harpagon, représentent tous les excès du sentiment du beau et de l'infini, isolés du sentiment moral, de la raison et de la conscience. Dans ces organisations fortes, mais incomplètes, je ne vois qu'un rayon égaré de l'âme qui prête son énergie à des passions terrestres.

Les facultés de l'âme développées séparément sont semblables à ces rayons lumineux qui, dans l'expérience de Fresnel, se rencontrent, s'éteignent, et produisent les ténèbres.

CHAPITRE XXX.

DE L'ÂME DES PEUPLES.

Tant il est à craindre, en fortifiant les liens d'une société, de forcer ceux de la nature.

(BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, *Discours sur l'éducation des femmes*, p. 252.)

Le triomphe de la lumière a toujours été favorable à la grandeur et à l'amélioration de l'espèce humaine.

(MADAME DE STAËL, *Considérations sur la révolution française*, t. 1, p. 2.)

De toutes les infirmités humaines, la plus triste, c'est le sommeil de l'âme. Que d'hommes passent sur la terre sans se réveiller jamais!

Ce peuple qui porte le poids du jour, et dont toutes les facultés se perdent dans cette seule pensée : du travail et du pain ;

Ces automates rouges, bleus, verts, orangés, qui marchent au son du tambour, se mettent en ligne, se battent sans colère, et tuent sans haine et sans remords ;

L'homme qui se couche le soir, se lève le matin, s'habille, fait des affaires, déjeune, dîne, digère sans autre pensée :

Intelligence animale, matière en mouvement.

Je voudrais savoir au juste le nombre des idées de

cette foule qui, chaque matin, sort de nos maisons, remplit les rues, inonde les places, roule, gronde, se précipite, et s'écoule silencieusement aux premières heures de la nuit. Masse aux cent mille têtes qui, interrogée hors de ses passions, n'exprime que les sentiments les plus nobles, le goût le plus pur, les volontés les plus généreuses ; qui admire Socrate et maudit Anytus, mais dont, par un contraste bizarre, chaque membre pris à part, espèce d'animal à face humaine, semble avoir des yeux pour ne pas voir, des oreilles pour ne pas entendre, une intelligence pour ne pas penser, et avec tout cela une âme abîmée dans la matière.

Je me demande pourquoi si peu de vérités ont pénétré dans la conscience, je ne dis pas des peuples barbares, mais des peuples civilisés ;

Pourquoi la masse entière du genre humain, sauf de rares exceptions, vit enchaînée dans ses routines comme si elle était réduite à l'instinct.

A ces faits l'histoire répond par le plus étonnant des phénomènes. Sur ce globe endormi je vois des sages apparaître çà et là comme des flambeaux dont la lumière appelle les nations.

Et les nations reçoivent chacune la pensée d'un homme ou d'un Dieu. Moïse, Confucius, Bouddha, Mahomet, Socrate, Jésus-Christ, tête pensante, tête morale du genre humain !

Ils règnent sur le globe, qu'ils se sont partagé, en donnant une âme à chaque peuple.

Cette influence est si générale qu'on serait tenté de la prendre pour une loi de la nature. Les pensées

morales du génie deviennent comme l'instinct des nations, et les nations grandissent à proportion du génie de leur législateur.

De là les prodiges de Sparte, d'Athènes et de Rome.

L'âme de leurs grands hommes vivait dans la foule, en sorte que la foule prise en masse éprouvait tous les sentiments d'un grand homme.

Dans le moyen âge et jusqu'à nous, une immense corporation jeta ses filets sur le monde civilisé : ce ne fut plus un grand homme, ce fut l'Église qui fut l'âme de l'Occident.

La pensée de Brahma et de Mahomet circonscrivait toujours l'Orient.

Toutes les législations, toutes les théocraties anciennes étant mortes, le genre humain ne vivait plus que de ces trois âmes.

Ames ennemies, qui divisaient les peuples, bornaient leur intelligence, et les fanatisaient dans les préjugés et les crimes d'une morale de convention.

Aujourd'hui la transfiguration sociale s'opère, les idées se multiplient, et les nations deviennent intelligentes ; mais à mesure que le nombre de leurs pensées s'accroît, elles se détachent des traditions religieuses et paternelles, la foi les quitte, et l'âme de leur législateur les abandonne.

Révolution terrible, la plus grande qui ait encore agité cet univers, car elle tend à livrer les peuples à la folie de leur intelligence ; mais aussi elle tend à détruire leur isolement, en détruisant les autorités

religieuses qui les séparent. Dans sa marche puissante, elle doit réunir un jour les nations, ces membres épars du genre humain, et leur donner à toutes une seule morale, prise dans les lois de la nature, et une seule âme, puisée dans le sein même de Dieu.

Cette révolution est commencée en Europe, où bientôt il n'y aura qu'un seul peuple partagé en divers États, royaumes ou républiques, qui tendront tous à la même liberté sous la loi générale de l'Évangile.

CHAPITRE XXXI.

PROGRÈS.

Le problème pour la presse, comme pour la société entière est ceci : désarmer la médiocrité, ses passions jalouses et ses haines antisociales, en laissant au talent son libre essor pour arriver au faite, et dire comme Jean XXII en se redressant : « Me voici, c'est moi qui régnerai sur vous. »
(SALVANDY, *Révolution de 1830*, p. 387.)

Quand la presse a le droit de tout dire, il faut que les hommes qu'elle endoctrine aient le talent de tout discerner. Plus elle devient hardie, plus elle exige chez les lecteurs une capacité inébranlable, un sens droit et vigoureux. C'est une invincible loi des choses humaines que chaque nouvelle liberté demande pour contre-poids une vertu, chaque droit nouveau oblige à un nouveau devoir.
(CHASLES, *Essai sur la situation et la tendance de la Société française*, p. 26.)

Si je vous parle fortement, n'en soyez pas étonné, c'est que la vérité est libre et forte.

(FÉNELON, *Lettre à Louis XIV.*)

Il y a un livre dont les feuilles s'impriment dans toutes les langues ; tableau vivant du monde, où les pensées les plus hautes, les questions les plus graves, questions politiques, questions religieuses, questions de gloire et de liberté, la paix, la guerre, les finances, la justice, sont discutées librement, généreusement, et livrées toutes palpitantes de l'intérêt du jour à la conscience du grand jury des nations.

Feuilles éphémères, œuvres sans fin que chaque soir voit mourir, que chaque matin voit renaître, toujours plus passionnées, toujours plus véhémentes, ajoutant la pensée du jour à la pensée de la veille, avertissant les intelligences, éveillant les masses, et leur criant sans cesse : « En avant ! en avant ! »

Parcourez ces pages encore humides de la presse, vous êtes à Constantinople, à Ispahan, à Moscou, à Londres, à Paris. Voilà l'Europe, où les rois tombent faute de moralité ; l'Asie, où les nations meurent faute d'intelligence ; l'Amérique avec ses villes et ses déserts, offrant le double spectacle de la liberté civilisée et de la liberté sauvage. Vous lisez jour par jour, heure par heure, tous les événements du globe : ici, une bataille, un siège, un traité ; là, le congrès des princes ou les discussions ardentes d'une assemblée populaire. Plus de conseils secrets, plus d'obscures diplomaties, plus de machinations hypocrites ! Les cabinets des rois s'ouvrent, les regards des peuples y plongent, et la vérité jaillit de toutes parts. Tableau immense de la pensée humaine ! combat éternel de l'esprit et de la matière, où vous voyez partout les progrès de la civilisation, et le genre humain marchant en détail à la mort et en masse à la liberté !

Ce livre qui profite de toutes les lumières, qui s'enrichit de toutes les découvertes, le feu, le vent, les eaux, tous les éléments servent à le multiplier et à le répandre. Il paraît, et des millions de mains le sai-

sisent, et des millions de regards le dévorent : de ville en ville, de royaume en royaume, il court agiter toutes les têtes, remuer tous les cœurs, remplir toutes les pensées, jetant au milieu des peuples le bien, le mal, l'erreur, la vérité ; enfantant le chaos, le chaos qui précède la création.

Voilà la puissance nouvelle, intelligente, irrésistible, qui tend à briser les institutions, à faire périr la foi, à tuer l'âme des peuples.

C'est un fait que déjà la presse périodique règne sur le monde : elle met les nations en présence des nations ; toutes se contemplant et se jugent.

Et cependant les pouvoirs vieillissent continuent à rouler dans leurs profondes ornières ; ils ne comprennent rien de ce qui se passe ; ils ne voient pas que cette presse, à laquelle ils ne savent opposer que la censure, les douanes, les bastilles, la police, opère, à l'heure où je parle, la révolution la plus puissante qui ait encore ébranlé le monde ; qu'elle tend à tout changer, que tout ce qui se faisait dans les ténèbres, il faudra que cela se fasse au grand jour¹ ; que la puissance des rois décline ; que leur majesté s'évanouit : ils ne le voient pas, ils ne l'en-

¹ Il se publie aujourd'hui en Europe 2,142 journaux pour une population de 227 millions d'âmes ; l'Amérique a 988 journaux pour une population de 39 millions d'âmes ; l'Asie a 27 journaux, sa population est de 390 millions d'âmes ; l'Afrique a 12 journaux, et l'Océanie 7 ; la population de la première est de 60 millions d'âmes, la seconde n'en possède que 20 millions. Ainsi le total pour tout le globe est de 3,176 journaux, qui, à cette heure, parlent à 100 millions d'hommes. (Note de 1834.)

tendent pas ; et, dans leur orgueil stupide, les voilà qui lèvent des armées, qui s'environnent de soldats, qui en appellent à la force brutale, oubliant les progrès de la pensée, et ce mot terrible prononcé au milieu du triomphe d'un grand peuple : « Les baïonnettes intelligentes ! »

Oh ! qu'ils le comprennent donc une fois ! la révolution qui s'opère est invincible : c'est une grande loi de la nature que celle qui emporte le genre humain vers le progrès ! Les rois ne feront point rebrousser les peuples ; ils n'empêcheront point l'histoire de s'accomplir.

Mais ce mouvement qu'ils ne peuvent vaincre, il est encore temps de le diriger. Qu'y a-t-il de dangereux dans les journaux ? l'erreur. Instruisez donc les nations à connaître la vérité ; opposez le pouvoir de l'âme aux mensonges de l'intelligence ; développez les germes primitifs du beau, du juste, de l'honnête, qui sont l'essence même de l'homme. Voilà l'âme que les peuples vous redemandent ; ils la recurent du ciel, et les législateurs n'ont travaillé qu'à l'éteindre. Tous se sont efforcés de mutiler l'homme, rendez-nous l'homme complet. Les rois absolus mettent leur sûreté dans l'ignorance et le mensonge ; les rois populaires trouveront leur abri dans la science et la vérité.

CHAPITRE XXXII.

DE L'ÉDUCATION DE L'ÂME.

Rien ne révèle mieux l'origine céleste de l'âme humaine que les émotions qui sont sans rapports avec la conservation de la vie matérielle. Ces émotions, que n'éprouvent jamais les créatures inférieures, semblent être l'introduction à une existence plus relevée.

(MADAME NECKER DE SAUSSURE, *Éducation progressive*, t. II, p. 155.)

Vous ne savez donc pas que ce fardeau était la gloire de Cornélie et de Jeanne d'Albret ; que l'on recueille en amour ce que l'on sème en vertu, et que la plus noble couronne sur des cheveux blancs, c'est la reconnaissance d'un peuple à qui l'on donne un grand citoyen !

(HENRY TRIANON, *Ami des familles*, no 7.)

Les facultés de l'âme ne se développent pas toutes ensemble et d'un seul jet. Leur développement successif est calculé sur nos besoins ; elles paraissent au moment utile pour éclairer, jouir ou combattre. Étudier l'époque précise de leur apparition, apprendre à les reconnaître, à les diriger, à les harmonier, c'est ce que nous appelons faire l'éducation de l'homme. Cette éducation appartient de droit aux femmes : elles seules savent sourire à l'enfance, elles seules peuvent saisir, par sympathie, les premiers élans d'une âme qui s'éveille à leurs caresses. Nous en donnons le travail aux rhéteurs et aux logiciens ;